

**« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique,
le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo D'Élie Liazéré* »**

Bla Mireille N'GUESSAN
Université Peleforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)
blamireillenguessan@upgc.edu.ci
+2250759102725

Résumé

La gouvernance socioéconomique est évaluée par Élie Liazéré qui s'érige en pourfendeur des abus infligés au peuple. L'étude vise à promulguer les vertus de la bonne gouvernance à travers les principes actifs de l'écriture dramatique étayant l'administration correcte des ressources financières destinées aux cas sociaux. Considérant que la pièce est inspirée du phénomène des enfants de la rue, les méthodes sociocritique et sémiotique favorisent la lisibilité du rapport contexte social-texte et du réseau actantiel qui regroupe les personnages. Il en ressort que la traçabilité des personnages, les occurrences discursives et la ségrégation spatiale illustrent le dualisme de la gouvernance. On y perçoit l'implication des autorités politiques dans les manœuvres interlopes, la compromission de la police et des médias par les pseudo-organismes humanitaires. À l'échec de ceux-là, le dramaturge oppose le triomphe de la transparence, de la responsabilité et de l'humanisme, caractérisant l'acteur de la bonne gouvernance.

Mots-clés : gouvernance, socioéconomique, enfants de la rue, dualisme, transparence.

Abstract

The socioeconomic governance is assessed by Élie Liazéré who sets himself up as a defender of the abuses inflicted on the people. This study aims at promulgating the virtues of good governance through the active principles of playwriting which elucidate the right management of financial resources allotted to social cases. Given that this play stems from the phenomenon of street children, the methods of socio-criticism and semiotics favour the quality of the relationship between the socio-textual context and the actors' network. It brings out that the traceability of the characters, the discursive occurrence and the spatial division illustrate the dualism of governance. We perceive into it the implication of the political authorities in the suspect matters, the compromise agreement of the police and media by the pseudo humanitarian organisations. Facing the failure of those one, the playwright opposes the triumph of transparency, responsibility and humanism which portray the character of the good governance.

Keywords : governance, socioeconomic, street children, dualism, transparency.

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* D'Élie Liazéré »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

Introduction

La gouvernance se rapporte, dans des contextes socioéconomiques, à la gestion de collectivités et de fonds. La Banque mondiale (2010, p. 1) la définit plus clairement « comme la manière dont le pouvoir est exercé dans la gestion des ressources économiques et sociales d'un pays en vue de son développement ». Sa bonne pratique suscite, par ailleurs, des réflexions et échanges visant quelquefois à en identifier les obstacles et à proposer des solutions pour une mise en œuvre efficiente. Cette préoccupation inspire Élie Liazéré, dramaturge ivoirien, qui propose le théâtre comme un régulateur social pouvant participer à l'amélioration de la gouvernance. Pour ce faire, il embarque le lecteur-spectateur dans l'univers sinistre des enfants de la rue, en mettant en lumière des spéculations et actions liées à leurs conditions de vie. Dans la pièce théâtrale, le personnage principal projette d'éradiquer le phénomène par la construction d'un foyer pour les abriter et les encadrer. Mais son entreprise est avidement combattue par son ex-patron. Il se crée alors un conflit reposant sur l'usage des fonds alloués aux jeunes démunis. Cette confrontation entre le bien et le mal incarnée par Dizo et Loba sous-tend notre réflexion axée sur la représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* d'Élie Liazéré. Considérant les enjeux de cette formulation, deux principales questions servent de fil d'Ariane.

En premier lieu, quelles sont les modalités de dramatisation du manichéisme sur lequel est fondé le concept de gouvernance ? En second lieu, quelle est la finalité de l'opposition entre les deux formes de gouvernances ? Cette double interrogation s'arrime à l'objectif de cette étude qui consiste à promulguer les vertus de la bonne gouvernance à travers les principes actifs de l'écriture dramatique étayant l'administration correcte des ressources financières destinées aux cas sociaux. Dans cette perspective, nous postulons que d'une part, l'ossature du texte théâtral concourt à la tangibilité des contradictions entre les preuves de bonne gouvernance entendue comme la gestion des ressources réalisée de manière adaptée, transparente, responsable, équitable, etc. (Intosai, 2019, p. 13) et de mauvaise gouvernance « considérée comme une injustice caractérisée par l'abus d'une fonction sociale, et le mauvais usage des ressources disponibles » (J. E. F. Mamiarisoa, et al., 2024, p. 2398). D'autre part, le dramaturge dévoile les modes opératoires des deux types de gouvernance

en vue de faire prévaloir la bonne. Pareille initiative nécessite une concordance méthodologique à même de révéler la thématique qui se dégage du sujet. À cet effet, la sociocritique s'emploiera à sonder le rapport d'émanation entre le fait social et le texte montrant l'activité des organisations préposées à la prise en charge des enfants de la rue, car faut-il convenir avec L. Goldmann (1959, p. 17) : « C'est en replaçant l'œuvre dans l'ensemble de l'évolution historique et en la rapportant à la vie sociale que, le chercheur peut en dégager une signification objective ». Aussi, au moyen d'un schéma actantiel, selon les modèles proposés par A. Ubersfeld (1978), la sémiotique rendra compte de la pertinence du projet de Dizo. De ce fait, le présent travail obéit à un plan diptyque consistant à répondre aux questions suscitées par le sujet.

1. L'ambivalence de la mise en texte dramatique

L'armature de la pièce théâtrale est constituée de divergences relatives aux principaux personnages, au dialogue et à l'espace dramatique. En effet, « phénoménologiquement, la forme nommée théâtre englobe la notion de conflit » (E. Copfermann, 1972, p. 7). L'auteur établit donc des oppositions au sein de ces catégories dramatiques qui permettent de dévoiler le mode de fonctionnement du manichéisme.

1.1. La traçabilité contrastée des personnages

Le texte s'articule, principalement, autour de la confrontation entre Dizo l'altruiste éclairé et Loba l'égoïste. L'idée de conflit jaillissant de cette opposition corrobore l'affirmation de M. Corvin (2008, p. 337) : « Le conflit au théâtre est le moteur de l'action. Il montre des comportements divergents, voire antagonistes ». Le présent travail examine donc les caractères et intentions des deux personnages à partir de leurs itinéraires afin de justifier l'essence du conflit qui les oppose. Ce processus trouve sa justification dans les écrits de M. Pruner (2012, p. 72) qui indique que « le personnage se présente comme un être fictionnel, défini par les actes successifs qu'il est censé accomplir ». L'œuvre est divisée en sept parties comportant un prologue et six pulsations dont la lecture successive finit par révéler la véritable personnalité de chaque actant. Pour cela, il importe, avant tout, de mettre en évidence la portraiture dédoublée de chacun, alliant le laudatif et le dépréciatif.

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* D'Élie Liazéré »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

Le prologue représente Dizo en termes de héros mandaté pour abroger la malveillance des puissants. En témoigne le groupe de mots emprunté au lexique du sacré : « chevalier du sang vermeil » (É. Liazéré, 2012, p. 19). À la Pulsation 1, par le biais de son transistor, les médias décrivent Dizo comme un fugitif, un voleur, un frustré, bien qu'il s'avère transparent dans sa manière de gérer le bien qui lui est confié : « Cet argent, je l'ai mis à l'abri » (É. Liazéré, 2012, p. 33). À la pulsation 2, il présente l'aspect d'un stoïque, incorruptible qui ne cède ni aux offres ni à la menace : « Je lui ai même transmis toutes tes propositions, tes menaces également. (...) mais, lui, a refusé avec fougue » (É. Liazéré, 2012, pp. 43 - 44). Dans le même élan, la Pulsation 3 en fait un illuminé qui, à la Pulsation 4, devient un vengeur ingénieux et un moralisateur : « Vous avez semé la désolation » (É. Liazéré, 2012, p. 90). Les Pulsations 5 et 6 font cas de son acquittement et de l'aboutissement de son militantisme pour la cause des laissés-pour-compte.

Quant à Loba, il est simultanément présenté de deux manières dans la pulsation 1, par le truchement du faux dialogue entre Dizo et la radio. Alors que les médias lui attribuent la stature d'un homme extrêmement bon, modèle de tolérance (É. Liazéré, 2012, p. 26), Dizo dément cette fausse description en répliquant qu'il est plutôt un vil manipulateur, proxénète cupide, un assassin. Ses fourberies se qualifient nettement par l'oxymore : « vertueuse criminalité » (É. Liazéré, 2012, p. 26). Par ailleurs, si au départ, Loba est présenté comme un homme exempt de blâme ou de sanction, il finit par être abandonné par ceux qui le couvraient.

En outre, la labilité des deux caractères est marquée au fil des péripéties par une inversion de rôles où le présumé coupable se meut en sauveur et la victime est reconnue coupable. On peut alors déduire que l'aversion commune à l'endroit de Dizo n'est, en réalité, que l'effet du discrédit jeté sur lui par Loba, afin de dissimuler ses propres forfaits. Ainsi, la duplicité s'oppose à la transparence et le mauvais gérant se dresse contre le leader exemplaire qui entend user des ressources à l'avantage de ceux qui en sont les bénéficiaires légitimes. De cette manière, l'existence de deux camps antithétiques, à savoir celui de Dizo et celui de Loba l'imposteur et sa bande de rapaces est assez remarquable. À en croire P. Pavis (2016, p. 43), « ces deux camps sont [...] des conceptions et des attitudes opposées, représentées par deux personnages différents ». Cette confrontation est allégoriquement celle entre le bien et le mal, le bon et le mauvais gouvernant. À

cet effet, la lumière est faite sur les obstacles que rencontre Dizo dans l'accomplissement de son projet salutaire.

1.2. Les dissensions discursives

Dans cette œuvre, le système énonciatif et le contexte discursif sont fondés sur la querelle entre Dizo et Loba, à propos de l'usage des fonds offerts aux enfants de la rue. En clair, « le dialogue de la pièce met aux prises deux principes antagonistes portés par deux personnages différents » (P. Pavis, 2016, p. 43). Il importe donc d'analyser leurs répliques, pour en révéler les divergences idéologiques. En premier lieu, Dizo dévoile son intention de sauvegarder l'argent quoique cela lui coûte.

Je veux tout simplement que cet argent serve à construire un foyer. Le foyer des enfants de la rue. C'est ce à quoi il est destiné (...)
Tu peux croire ce que tu veux, mais je tiens à réaliser ce rêve et personne ne m'en empêchera (É. Liazéré, 2012, p. 34).

La somme des répliques rend compte de son obsession pour le bien-être des enfants de la rue. Le « vouloir » relevant de sa volonté propre et le « pouvoir » renvoyant à toute opposition traduisent la résolution de ne céder à aucune diversion, en dépit des tentations et sévices qu'il pourrait encourir.

En second lieu, le discours de Loba exprime son intérêt pour l'argent au mépris des enfants qu'il est censé protéger, nourrir, soigner et éduquer. L'extrait suivant en est une preuve.

LOBA : S'il m'avait remis les sous, je ne lui aurais pas fait le coup de l'attentat. À la rigueur, on l'aurait soupçonné de détournement et mon avocat aurait calmé le jeu. Personne de mon entourage ne va en prison pour quelques misérables millions, surtout s'il coopère (É. Liazéré, 2012, p. 47).

Ces indices dévoilent le complot machiavélique de Loba, disposé à se livrer à une mise en scène ayant pour vocation de faire abdiquer Dizo. Lequel détermine les articulations de leur dialogue caractérisé par des prises de position contraires.

LOBA : (*Ironique*) On veut jouer les martyrs ?

DIZO : Vous êtes trop égoïstes pour comprendre ce que c'est qu'un foyer. Pour ces enfants, un foyer c'est bien plus qu'un abri. C'est une famille qui les aime, les éduque, leur donne la chance d'aller à l'école, de vivre comme les autres enfants, sans être étreints par le funeste sentiment des animaux indéfiniment persécutés.

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* D'Élie Liazéré »

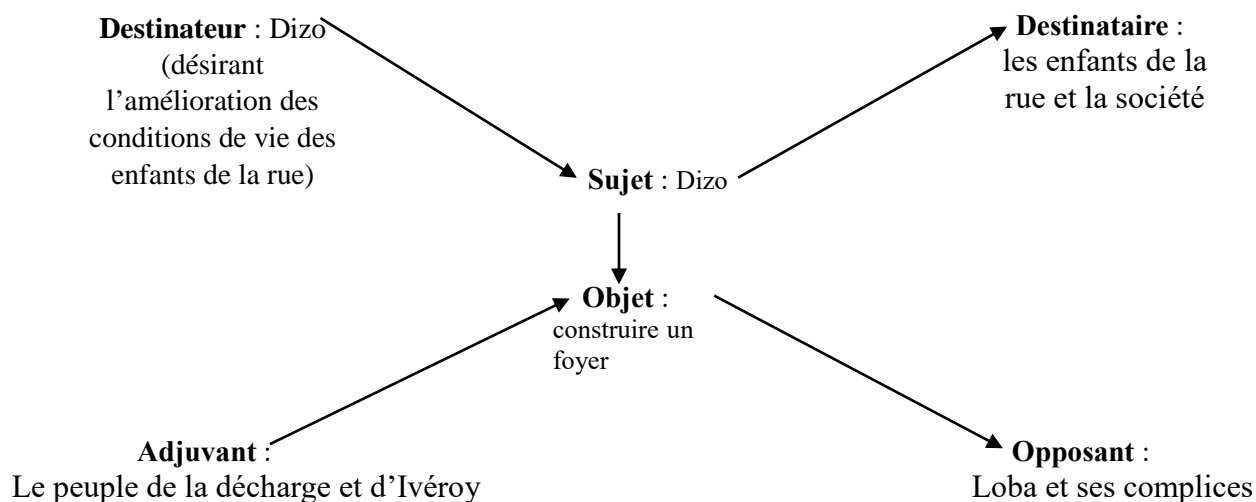
* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

LOBA : (...) Construire un foyer à des délinquants, des drogués, des tueurs ! Autant légaliser le crime. (...) Je vois mal comment un homme de ton espèce, de ton rang peut prétendre révolutionner un dépotoir, qui par nature est fait pour servir d'abri aux déchets, à la pourriture, aux cafards, aux vils asticots ! (É. Liazéré, 2012, p. 73).

Le procédé de la parole-action participe de la monstration du désaccord entre les deux personnages dans cet énoncé, car « à l'attaque, par laquelle un personnage cherche à déstabiliser son partenaire, ce dernier peut réagir par la défense : il se contente alors de repousser l'attaque par une objection ou une protestation, cherchant surtout à préserver sa position » (M. Pruner, 2012, p. 107). De ce fait, les échanges entre les deux personnages sont empreints d'antinomie, car, tandis que Loba s'évertue à amadouer et à menacer Dizo, il se heurte à son refus de capitulation. Selon l'avis de J. Danan (1995, p. 30), « au sein du drame, des personnages s'affrontent », soit verbalement, soit de toute autre manière. Dans le présent cas, ils se livrent à un duel idéologique dont l'unique arme est l'argumentation dans le but de persuader ou de dissuader. La tension dramatique qui en résulte expose leurs différentes opinions dans la mesure où leurs discours respectifs rendent compte de la manière dont ils usent du pouvoir qui leur est conféré. Cette opposition verbale est davantage mise en lumière par des faits illustratifs à travers le Schéma actantiel de Greimas adapté à l'étude des textes théâtraux par Anne Ubersfeld (1978). Il comprend six pôles que sont le sujet (actant principal), l'objet (quête), le destinataire (motivation), le destinataire (bénéficiaire), l'adjuvant (aide) et l'opposant (force contraire).



La lecture du schéma permet de répartir les actants « en couples positionnels : sujet/objet, destinataire/destinataire, et en couples oppositionnels adjuvant/opposant ». Par conséquent, « le conflit apparaissant souvent comme une collision, un combat entre ces deux actants » révèle les épreuves que le héros doit surmonter pour réussir son entreprise (A. Ubersfeld, 1978, p. 71). En effet, ému par la misère des enfants de la rue, Dizo décide de construire un foyer avec l'argent offert par Juvenilis, l'association pour le bien-être des enfants de la rue. Son projet est freiné par Loba son ex-patron qui tentent, par diverses manœuvres interlopes, de récupérer cet argent afin de pratiquer sournoisement le lobbying auprès des autorités politiques. Cependant, le sujet obtient l'aide de Django Moussa le gardien de la décharge, des enfants de la rue et du peuple d'Ivéroy excédée par l'infamie de ses dirigeants. Affranchi de tout obstacle, Dizo parviendra à réaliser cet exploit au bénéfice des enfants de la rue et de la société. En outre, les divergences placent les personnages dans un réseau actantiel antagoniste comprenant les bons d'un côté et les mauvais de l'autre. Cette distinction est renchériée par les lieux qui composent l'espace dramatique.

1.3. La ségrégation de l'espace dramatique

L'espace fictionnel est fondé sur une structure ségrégationniste. On entend par ségrégation « les oppositions géographiques dans la répartition des groupes sociaux et ethniques. [...] Ce terme désigne aussi la mise à l'écart (une discrimination), opposant des institutions, et un groupe ou un individu qui la subit » (R. L. Goix, 2021, p. 2). Dans ce contexte, le clivage spatial entre le milieu des enfants de la rue et celui des « personnes ordinaires » fait montre des préjugés qui fusent de part et d'autre, ainsi que des inégalités établies au détriment du premier groupe. Ivéroy comporte deux principaux pôles spatiaux que sont Oboba-la-Décharge et Oboba-la-Coquette. À première vue, la dichotomie réside dans les compléments qui distinguent les deux espaces à savoir « Décharge » et « Coquette ». Elle sous-entend une scission d'Oboba dont l'une est le lieu insalubre, dépotoir où l'on déverse les ordures et par extension, tout ce que réprouve la société : « ... la rue – dépotoir, la rue – déversoir, la rue – bavoir... » (É. Liazéré, 2012, p. 19) ; l'autre à l'aspect plaisant et paradisiaque est le domaine du luxe où demeurent les hommes nantis et influents. L'espace dramatique peut s'identifier à la bipartition suivante : deux Oboba, deux mondes, deux destins, en référence à *Ville cruelle* d'Eza Botto (1971, p. 20). Cette disparité plante le décor d'un déséquilibre fondamental qui se justifie par la répartition inégale des avantages

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo D'Élie Liazéré* »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

infrastructurels. Les indications spatiales à connotation sociale présentent deux univers différents et différemment perçus des personnages selon leur milieu originel.

Pour Loba et ses acolytes, la Décharge qu'habitent les enfants de la rue est un repaire de bandits où sévit la violence en permanence : « cette espèce d'assassinoir ? », « (...) seule dans ce coupe-gorge, à la merci de ces tueurs » (É. Liazéré, 2012, pp. 42 - 53). Les descriptions assimilent ce lieu à un traquenard et ses résidents à une bande de redoutables gangsters qui ne tolère aucune intrusion. Par approche distanciée, Oboba est l'anagramme d'Abobo, quartier populaire d'Abidjan ayant la réputation d'un lieu criminogène à cause de la récurrence des violences imputées aux nombreux enfants de la rue.

La Décharge a aussi la caractéristique d'un lieu immonde infesté d'insectes diptères à cause des masses de déchets qui y pullulent. En témoignent les mentions : « Sales moustiques » ; « Au diable, saleté de moustiques » (É. Liazéré, 2012, pp. 30-50). Cependant, pour les enfants de la rue, cet espace est un refuge et une racine. En revanche, ils deviennent vulnérables lorsqu'ils en sortent, car La-Coquette est pour eux le monde de la perte qui entraîne la ruine de ceux qui s'y aventurent sans en maîtriser les rouages ; à l'instar de Pop Amélie livrée à la prostitution par Loba : « Elle vivait ici, heureuse et sans souci. Dès qu'elle a atterri à La-Coquette, dans ce milieu obscur du sexe et du fric pourri, elle est tombée dans leur piège, votre piège » (É. Liazéré, 2012, p. 36). Pour ce qui est de Loba et de sa cohorte de malfaiteurs, la Coquette est le fief où toute situation se dénoue à leur avantage.

Au-delà de ces subjectivités, les indices textuels découvrent le grand fossé qui sépare les habitants d'une même circonscription. La dénomination des quartiers constitue d'ores et déjà un mur de séparation entre les enfants de la rue et le tout social qui les maintient à une distance considérable comme pour éviter une éventuelle invasion de leur part. Tandis qu'Oboba-La-Coquette baigne dans l'opulence, la Décharge endure le dénuement extrême. Cette condition socioéconomique asymétrique implique la discrimination et la stigmatisation que subissent les enfants de la rue. Elle découvre également la décevante réalité d'une société à deux bornes regroupant d'un côté les riches et de l'autre les indigents – marginalisés – accusés de tous les maux

de la société et victimes, tant du mépris que des injustices, des organes du pouvoir tel qu'exprimé par ce chant :

DJANGO MOUSSA : La rue nous enfante ! Les hommes nous pourfendent ! La rue nous honore ! Les hommes nous abhorrent ! (...) La rue nous allaite les hommes nous altèrent ! (...) La rue nous maternelle ! Les hommes nous internent ! (...) La rue nous préfère ! Les hommes nous défèrent ! (...) La rue nous confesse ! Les hommes nous contestent ! (...) (É. Liazéré, 2012, p. 81).

Les contradictions sémantiques à égalités syllabiques, rythmiquement agencées dans cette chanson et la mise en parallèle des sociogrammes « rue » et « société » confirment l'inimitié réciproque qui détermine les rapports entre les deux catégories sociales. Elles résonnent également comme un cri de cœur émis par une marge en quête d'identité et de dignité, puisqu'aux dires de (D. Claude et P. D. Comarmond, 1969, p. 23), « ce sont des parias sociaux sans réels droits civiques, soumis au « lynch ».

D'ailleurs, pallier cette défaillance du système social est l'essence du projet de Dizo.

2. Les enjeux de la représentation manichéenne de la gouvernance

La combinatoire des procédés dramatiques dédoublés au service du jeu de représentation implique des enjeux d'ordre socioéconomique. Leur finalité est de dévoiler la racine du mal symbolisant les acteurs de la mauvaise gouvernance, en vue de l'extirper et de prôner les œuvres de la bonne gouvernance par le triomphe du bien.

2.1. Réquisitoire contre les systèmes politique, pseudo-humanitaire, sécuritaire et médiatique

Le dramaturge met en scène les injustices – sociales et économiques – infligées aux enfants de la rue à travers une critique des entités impliquées dans cette forme de mauvaise gouvernance. Il déplore la subornation des autorités politiques, la déviation des organismes humanitaires, une armée à la solde de ces filous sanguinaires et une exploitation néfaste des médias.

La lecture de la pièce dévoile les failles des autorités politiques en ce qui concerne l'exercice de leurs fonctions et la mission qui y est rattachée. Cet organe est représenté par la figure du Premier Ministre, ami de Loba avec lequel il entretient des rapports clientélistes. Les propos suivants énoncés par Loba vantent non seulement ses affinités avec les dirigeants, mais aussi exhibent les avantages dont il bénéficie de leur part :

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo D'Élie Liazéré* »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

Tâchez de toucher Monsieur le Maire et Même Monsieur le Premier Ministre. Au cas où le juge ferait des difficultés, qu'il le suspende sans tarder (...) Moi, l'ami intime du Premier Ministre, l'une des plus grosses fortunes d'Ivéroy (...) Je suis le pilier de sa stratégie. C'est sur moi qu'il compte pour construire la baleine économique du continent. (E. Liazéré, 2012, pp. 87-97-106).

Les indices d'énonciation se rapportant essentiellement à la première et à la troisième personne du singulier mettent en lumière le partenariat frauduleux qu'entretiennent les personnalités politiques corrompues et les dirigeants malhonnêtes de certains organismes humanitaires. En effet, l'argent détourné par ces organismes sert à financer les activités clandestines des dirigeants auxquels ils s'associent.

Dans le même sens, la pièce évoque un trucage du système de responsabilité des organismes de protection et de subvention des enfants de la rue. En cela, Loba est un intercepteur déguisé en tuteur, dissimulé sous le masque de bienfaiteur notoire. Il use de son influence pour accaparer impunément les dons destinés aux démunis. Les données discursives l'accusent « du vol, du viol des corps et des esprits, de l'arrogance que confère l'enrichissement malhonnête » et lui attribuent le titre dérisoire de « grand corrupteur devant l'Éternel et corrompu lui-même » (É. Liazéré, 2012, pp. 92 - 125). Ses actes se réfèrent au biaisement des dons échus aux enfants de la rue. Ces derniers deviennent pour lui, une aubaine de profits d'autant plus que les avantages acquis en leur nom ne leur profitent guère, mais contribuent plutôt à solidifier ses économies. Le dramaturge expose la problématique du détournement de fonds au sein des organisations à vocation caritative dont les gestionnaires œuvrent à amasser officieusement des richesses pour leur compte, alors qu'ils clament officiellement un élan de bienfaisance.

Aussi, le dramaturge dénonce la corruption de la police dont les chefs se laissent asservir pour le prestige, des galons et l'argent. Dès lors, ils ne sont que des marionnettes servant à couvrir les crimes de leurs complices ou à y contribuer. De telles dispositions gangrènent la société en y légitimant la terreur et les abus : « À Ivéroy on va en prison même quand on n'est pas coupable. La seule raison qui vaille, c'est la nôtre », indique le commissaire Agnéraud (É. Liazéré, 2012, p. 72). Cet aveu remet en question la sûreté d'une institution policière qui prône ouvertement l'injustice par un mode de gouvernance basée sur l'agressivité, l'intimidation, les répressions arbitraires et le complot. De plus, les dénominations dépréciatives telles que : « flic (...) à ma

solde » (p. 42), « pauvre pantin » (p. 58), « ton indignité de flic » (p. 58), « flic programmé et téléguidé » (p. 59), « flic de mes bottes » (p. 66), « idiot de flic » (p. 88) vilipendent le noble statut de policier. Elles soulignent le manque de professionnalisme, le népotisme et l'appât du gain illicite qui pervertissent ce milieu.

Également, il y a une remise en cause de la crédibilité de la sphère médiatique, à travers les contrevérités qui s'immiscent dans le véhicule des informations. Le discours du journaliste, imprégné de préjugés qui diabolisent Dizo et les enfants de la rue et fait l'apologie de Loba, traduit l'instrumentalisation des médias.

LA RADIO : Une semaine après sa démission, M. Dizo, Directeur Général d'Assurive, l'une des plus grosses maisons d'assurance d'Ivéroï, a disparu d'Oboba-La-Coquette. [...] Il a réussi à vider le compte de ladite organisation avec la complicité du Directeur de la Banque. [...] M. Loba, le Président Directeur Général d'Assurive qui a vécu un cauchemar, avait décidé d'organiser une belle fête en l'honneur des enfants de la rue. [...] Des gamins de dix ans, des adolescents de quinze à 18 ans, aux regards faussement candides armés de Kalachnikovs, de pistolets et de poignard, ont pris le diabolique parti de s'attaquer à leur bienfaiteur et sa pauvre famille (É. Liazéré, 2012, pp. 24 - 25).

Cet exemple présente un « cas où l'information a fait place aux mensonges les plus grossiers » (Reporters sans frontières, 1995, p. 12). En réalité, la version des faits transmise au journal est complètement falsifiée et pour cause, les médias deviennent la voie/voix par excellence de manipulation des consciences au service de ceux qui détiennent le pouvoir. Cette confusion révèle la désinvolture des médias dans le traitement et la diffusion des informations. En clair, la pièce interpelle les « médias perroquets » qui ne font que relayer ce qui leur est dicté, consciemment ou par ignorance.

En outre, Oboba est une sorte d'échiquier où les domaines politique, humanitaire, sécuritaire et médiatique constituent des pions que l'acteur de la mauvaise gouvernance manipule et positionne à sa guise. Il apparaît comme le chef de file d'une mafia dont les crimes ne restent pas impunis.

2.2. Rétribution des complices et émissaires

À l'entame de la pièce, l'action et les altercations verbales sont marquées d'une prédominance du mensonge orchestré par Loba, prototype de la mauvaise gouvernance, ses complices et émissaires. Cependant la vérité émerge progressivement et à la fin, leurs ignominies sont reconnues par tous.

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo D'Élie Liazéré* »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

Loba, ex P.D.G d'Assurive avait réussi à livrer un groupe de gamins à la furie du Premier Ministre qui les a aussitôt jetés en prison. Pour le peuple, c'était l'infamie de trop. Excédé, tout Oboba, tel un raz de marée, a envahi La-Coquette, emportant le dictateur et ses acolytes. A l'heure où nous vous parlons, tous ces voyous sont sous les verrous » (É. Liazéré, 2012, p. 125).

La tyrannie et la malveillance de ceux qui sévissent sous le couvert de quelques actes ostentatoires de bonne volonté est rétribuée par l'humiliation, la destitution, l'emprisonnement. Ils sont unanimement livrés à la vindicte populaire. En cela, le dramaturge avertit, quant au sort réservé à ceux qui usent malicieusement de la responsabilité qui leur est octroyée en arrachant, par l'abus de pouvoir, la fraude et la violence, ce qui revient légalement aux enfants de la rue. En guise de preuve, l'événement annoncé à la radio atteste le démantèlement de ce réseau spécialisé dans le proxénétisme, le détournement de fonds et le despotisme. Il est le signe de la purification de la société des personnes et actions qui l'intoxiquent.

En mettant en scène ces revirements de situations, la pièce de théâtre propose une éradication des travers qui nuisent à la société et au bien-être de tous en élimant ceux qui en sont les colporteurs. Le héros s'interpose alors aux actions qui loin d'endiguer le phénomène le font perdurer. Il soutient que « la mort d'Assurive sera la chute du Premier Ministre et de tous ses valets, mais elle favoriserait la survie des enfants d'Oboba-La-Décharge » (É. Liazéré, 2012, p. 44). Par cette réplique, il s'attaque à ce qui constitue la ressource qui approvisionne le trafic des détourneurs. Puis, il prononce une sentence radicale contre eux, à la dimension de leurs crimes : « (...) C'est vous qui continuez d'affamer le petit peuple d'Oboba-La-Décharge ! Nous vous pendrons haut et court pour désinfecter le pays » (É. Liazéré, 2012, p. 82). L'éviction des acteurs de la mauvaise gouvernance est la condition *sine qua non* d'un bonheur envisageable pour les enfants de la rue. Ainsi, le dramaturge désapprouve une gouvernance fondée sur la partialité où non seulement la minorité est lésée dans ses droits, mais aussi sert de paravent aux abus de biens sociaux auxquels s'adonne le pouvoir.

Aussi, le processus de déchéance des mauvais gouvernants intègre la « restitution des avoirs usurpés » (Nations Unies, 2012) qui consiste à rendre l'argent volé aux victimes. Cet acte est matérialisé par la didascalie suivante : « *Loba réapparaît les poignets liés dans le dos, il avance sur les genoux, tirant avec peine une malle, le visage déformé par l'effort* » (É. Liazéré, 2012, p.

127). Le coupable est contraint de rendre tout ce qu'il a amassé et dérobé. Dans le présent cas, il s'agit de l'argent généré par Assurive, la maison d'assurance dont Loba est l'ex-responsable. Cette didascalie met en évidence l'échec du projet de pillage entrepris par le personnage qui porte honteusement, au vu et au su de tous, la preuve de sa rapacité. Élie Liazéré simule la défaite des acteurs de cette mauvaise gouvernance qui, loin de sortir les enfants de la rue, les y enferment davantage. À l'opposé, il fait prévaloir la bonne gouvernance fondée sur la transparence et les mesures concrètes.

2.3. Préconisation de la bonne gouvernance

La représentation manichéenne de la gouvernance se solde par un dénouement heureux qui célèbre la défaite de la mauvaise gouvernance fondée sur les intérêts individualistes et le triomphe de la bonne gouvernance œuvrant en faveur de la communauté. Élie Liazéré préconise un mode de gouvernance caractérisé par la politique de l'utilitaire consistant à investir en l'humain de manière à le faire contribuer au développement et au rayonnement de la société. Le héros est dans cette mesure porteur d'un message de solidarité et de bienveillance envers les enfants de la rue dont l'étiquette, dans l'entendement populaire, rime avec délinquance juvénile et/ou mendicité. Plutôt que l'exclusion, ce dernier opte pour leur socialisation ; au lieu de la répression violente, il propose la conciliation. En effet, « la Rue est une invention de l'homme capable de s'animer et de progresser vers une existence propre et dynamique que la société peut capitaliser, telle une fleur dans le riche terreau, pour consolider ses fondements et se renouveler ». Le héros ajoute : « Ce sont des êtres humains comme vous et moi, qui ont besoin d'être considérés comme tel. Leurs réactions se justifient par le sort que nous leur faisons » (É. Liazéré, 2012, p. 70). En s'exprimant ainsi, le dramaturge n'exempte pas les enfants de la rue de leur part de responsabilité et ne légitime pas, non plus, les errements qui leur sont reprochés. Toutefois, il incite à ne plus les regarder désormais comme des êtres à proscrire, mais à instruire et à entretenir pour que la société se porte mieux. Il interpelle également les organismes quant à la transparence et l'empathie qu'ils sont tenus de manifester dans l'emploi qu'ils font des moyens mis à leur disposition. Il invite aussi les pouvoirs publics à l'intégrité, à l'objectivité et à la vigilance afin de ne pas se laisser emparer par l'engrenage du vice.

« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique, le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* D'Élie Liazéré »

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

Dans le contexte de cette étude, Dizo est présenté comme le modèle d'une gouvernance qui œuvre pour l'intérêt de tous : « Nous appartenons à la race des bâtisseurs d'Oboba-La-Décharge. Nous sommes la Décharge fertile qui enfantera des joies nouvelles » (É. Liazéré, 2012, p. 101). Son implication dans le cas des enfants de la rue a un caractère humanitaire qui « repose sur des valeurs supposées communes à l'humanité tout entière [...], il préconise l'altruisme, l'attention à autrui et l'implication personnelle à son profit » (S. Sur, 2012, p. 4). Pour répondre à cette exigence, Dizo s'emploie à déconstruire les stéréotypes de la société au sujet des enfants de la rue pour leur donner l'opportunité de prouver qu'ils valent beaucoup mieux que les jugements parfois erronés à leur égard. Le fait est que « les jeunes [enfants de la rue] n'ont pas choisi d'être ce qu'ils sont. Pourtant, on leur demande constamment d'être différents sans leur en donner les moyens. [...] On juge leur comportement, on condamne leur façon de vivre plutôt que d'essayer de comprendre » (É. Privat, 1977, p. 14). Bien que l'étude se dispense d'épiloguer sur les causes qui les ont entraînés dans la rue, elle met en lumière la nécessité de créer les conditions pour les en sortir et en faire des adultes responsables.

Les actions et prises de position de Dizo constituent en réalité une plaidoirie en faveur des enfants de la rue. Elles déterminent, par ailleurs, la noblesse de son projet, car au lieu de dilapider l'argent dont la gestion lui a été confiée – puisque le compte bancaire porte son nom – ou de se l'approprier ou encore de le remettre à ses ex-collaborateurs dont il connaît les mauvaises intentions, il choisit de financer la construction d'un foyer pour les enfants de la rue.

DIZO : J'appartiens dorénavant à cette catégorie de gens stupides pour qui les compromissions sont une abomination, un chancre qui ronge la société jusqu'à la moelle. (...) Oui, tant que vous ne comprendrez pas que ces gosses rêvent de devenir de vrais citoyens, notre existence ne demeurera qu'une glissade interminable vers le chaos (É. Liazéré, 2012, pp. 72 - 73).

Il veut leur offrir un toit, un environnement viable, les nourrir, les soigner, les écouter et leur donner droit au respect, au bonheur ainsi qu'à la sérénité que confère le statut d'un citoyen normal. Son initiative s'inscrit dans une perspective de développement durable, en insistant sur l'éducation, l'instruction, l'insertion ou la réinsertion socioprofessionnelle de ces jeunes. Ce faisant, il entend réduire l'ampleur du phénomène voire l'extirper définitivement de la société.

Conclusion

En guise de conclusion, l'effectivité d'un manichéisme relatif à la gouvernance appliquée aux enfants de la rue est constituée de signes qui démontrent la stratégie positive de Dizo. Elle vise à déjouer le détournement de fonds envisagé par ses collaborateurs, à exploiter la dotation financière au bénéfice des enfants de la rue, en risquant sa liberté et sa vie. Cette planification élucide le soupçon selon lequel deux formes de gouvernance, une bonne et une mauvaise, sont représentées dans le texte théâtral par le truchement des personnages, du discours et de l'espace. Cette représentation se fonde sur une opposition de caractères, d'intentions, une confrontation d'idéologies et une hostilité spatiale à l'issue desquelles la bonne gouvernance l'emporte sur la mauvaise. Les acteurs de cette mauvaise gouvernance sont dévoilés, jugés et punis pour leurs fautes tandis que ceux de la bonne gouvernance sont honorés.

Dans cette logique, le dramaturge objecte contre les situations constituant des obstacles patents à la pratique de la bonne gouvernance socioéconomique. En donnant une leçon à ces coupables, il invite les décideurs à prendre des mesures idoines pour améliorer les conditions de ces jeunes qui ont élu domicile dans la rue. Il en donne un bel exemple à travers la construction du centre de réinsertion envisagé par Dizo dont la mission est d'introduire les enfants de la rue dans le tissu social, de faire d'eux des citoyens à part entière et non des êtres entièrement à part. Cela intervient comme une tentative de persuasion quant à l'impact favorable que de telles initiatives pourraient avoir sur la société, en termes de développement durable. Au regard de ces considérations, *Le pari de Dizo* est la contribution de Liazéré face à l'immense défi du phénomène des enfants de la rue (É. Liazéré, 2012). Il y entretient l'espoir que « le jeune voyou trouvera le bon chemin en quittant le monde des bandes pour entrer dans le monde adulte respectueux de la légalité ; il s'agit donc de l'adapter pour assurer son insertion sociale » (É. Privat, 1977, p. 9). Alors que depuis plus d'une décennie, ce phénomène prend des proportions de plus en plus inquiétantes en Côte d'Ivoire avec la question des microbes ou enfants en conflit avec la loi, la pièce propose des pistes de réflexion susceptibles de garantir un contrôle de cette réalité.

Références bibliographiques

BOTTO Eza, 1971, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.
COPFERMANN Émile, 1972, *La mise en crise théâtrale*, Paris, François Maspero.

**« La représentation manichéenne de la gouvernance socioéconomique,
le cas des enfants de la rue dans *Le pari de Dizo* D'Élie Liazéré »**

* * * * *

Bla Mireille N'GUESSAN

* * * * *

CORVIN Michel, 2008, *Dictionnaire encyclopédique du théâtre à travers le monde*, Paris, Éditions Bordas/ SEJER.

DANAN Joseph, 1995, *Le Théâtre de la pensée*, Rouen, Éditions Médiannes.

DUCHET Claude et De COMARMOND Patrice, 1969, *Racisme et société*, Paris, François Maspero.

GOLDMANN Lucien, 1959, *Le dieu caché*, Paris, Gallimard.

INTOSAI, 2019, « La bonne gouvernance pour les biens publics », GUID 5260, <https://www.issai.org>.

La Banque mondiale, 2010, « Gouvernance et Développement », Rapport n°10650, 1992/04/30, <https://documents.banquemondiale.org/fr/publication/documentdetail/604951468739447676>, (consulté le 25/10/2025, à 17h).

LE GOIX Renaud, 2021, « Ségrégation socio-spatiale dans les villes », *Villes au cœur des inégalités*, coordonné par C. Cottineau et D. Pumain, Paris, ISTE Éditions.

LIAZÉRE Élie, 2012, *Le pari de Dizo*, Abidjan, Les Éditions Balafons.

MAMIARISOA Jean Edith Françoise, MBIMA Césaire et BELA Christian, 2024, « Enjeux de la mauvaise gouvernance sur la recherche de travail à Madagascar », *Revue Internationale de Recherche Scientifique*, Vol. 2, n° 05, pp. 2392 - 2399.

Nations Unies, 2012, « Prévention du crime et justice pénale : la restitution des avoirs usurpés par des régimes déchus au centre du débat », Assemblée générale AG/SHC/4039, 11 octobre, <https://press.un.org/2012/agshc4039.doc.htm>, (consulté le 27/11/2025, à 10h).

PAVIS Patrice, 2016, *L'analyse des textes dramatiques de Sarraute à Pommerat*, Paris, Armand Colin.

PRIVAT Édouard, 1977, *Les jeunes de la rue*, Toulouse, Éditeur 14.

PRUNER Michel, 2012, *L'analyse du texte de théâtre*, Paris, Armand Colin.

Reporters sans frontières, 1995, *Les médias de la haine*, Dir. Renaud de La Brosse, Paris XIII^e, Éditions La Découverte.

SUR Serge, 2012, « L'humanitaire aux mille visages », *Questions internationales*, n°5 – Juillet-août, pp. 4 - 5.

UBERSFELD Anne, 1978, *Lire le théâtre*, Paris, Éditions sociales.